

DIEU DANS LE CŒUR

(1859)

Jésus lui répondit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. Celui qui ne m'aime pas ne garde point mes paroles ; et la parole que vous entendez n'est pas de moi, mais elle est du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses tandis que je suis avec vous. Mais le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous remettra en mémoire toutes celles que je vous ai dites. Je vous laisse la paix ; je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point, et ne craignez point ! Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que j'ai dit : je m'en vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi. Et je vous le dis maintenant, avant que la chose arrive, afin que, quand elle sera arrivée, vous croyiez. Je ne vous parlerai plus guère, car le prince de ce monde vient ; mais il n'a rien en moi ; mais c'est afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a commandé.

(JEAN, XIV, 23-31.)

Qu'elles sont belles ces fêtes chrétiennes que l'Église nous appelle à célébrer tour à tour : Noël, la fête de la joie, la fête du salut naissant sur la terre avec Jésus-Christ ; Vendredi-Saint, la fête de la douleur, mais d'une douleur qui nous enfante à une joie sans fin ; Pâques, la fête de la résurrection et de l'espérance ; l'Ascension,

la fête du ciel ; Pentecôte enfin, la fête du cœur, la fête où le Saint-Esprit vient réaliser en nous tout ce que Jésus-Christ a accompli pour nous !

Ce qui donne à cette dernière, à la Pentecôte, une grandeur et un attrait particuliers, c'est qu'elle met le sceau à toutes les autres en les rendant vivantes dans notre âme ; c'est qu'elle n'est pas seulement un souvenir, mais une promesse et une espérance. Si le Seigneur nous convie à monter dans la chambre haute où les disciples sont assemblés, et où le Saint-Esprit descend comme une flamme, c'est qu'il est écrit : « Cette promesse est pour vous et pour vos enfants, et pour tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur en appellera. » (Actes II, 39.) C'est qu'aujourd'hui encore ce même Esprit agit, et que là où il est invoqué, là aussi il envoie son souffle et sa flamme, il fait vivre et grandir l'Église, il fait des cœurs qui s'ouvrent à lui des temples du Dieu trois fois saint. Si le Seigneur veut qu'en ce moment même nous célébrions ce don adorable, c'est qu'en ce moment même il est prêt à nous l'offrir ; et que si, dans le sentiment de notre impuissance, nous nous adressons à sa toute-puissance ; si, pénétrés de notre misère, nous avons recours à sa richesse, nous aussi nous recevrons grâce sur grâce, nous serons transformés et transportés de la mort à la vie.

O Seigneur, que ce soit là pour nous la fête de ce jour ! Viens la célébrer toi-même en nos cœurs.

Esprit saint, notre créateur
Et notre grand consolateur,
Rends-toi le maître de nos âmes !
Esprit du Dieu de vérité,
Éclaire-nous par ta clarté
Et nous embrase de tes flammes !
Esprit de Jésus notre roi,
Augmente notre faible foi. — Amen !

Entrons tout d'abord dans le sujet, et, pour mettre en lumière notre texte, montrons premièrement ce que nous sommes sans le Saint-Esprit, et secondement ce que nous devenons par lui ; premièrement, combien cet esprit nous est nécessaire, et secondement, combien il est puissant pour accomplir tout ce qui tend à la gloire de Dieu et à notre salut.

I

Voulez-vous savoir ce que nous sommes sans le Saint-Esprit ? Considérons ce que sont les disciples avant de l'avoir reçu : des hommes que le Seigneur lui-même a choisis, que le Maître des maîtres a lui-même enseignés ; qui, pen-

dant des années, ont vécu avec lui, entendu sa parole, contemplé ses miracles, subi l'influence de sa sainte vie..... Eh bien ! ces mêmes hommes sont des « gens sans intelligence et qui ne comprennent pas les choses de Dieu ; » c'est lui-même qui le leur dit (Luc xxiv, 25 ; Matth. xvi, 23) ; des gens qui vont l'abandonner : c'est lui-même qui le leur annonce. Ils ne peuvent se résoudre à le croire, quand il leur parle de ses souffrances, de sa résurrection ; ils sont à ce point charnels et vains, qu'au moment où il va mourir, ils se disputent une place impossible dans un royaume imaginaire, dans le royaume que son épée va leur conquérir ; et quand ils l'ont vu cloué sur la croix, ils ne savent plus que s'écrier avec tristesse : « Hélas ! nous avions « espéré que ce serait lui qui délivrerait Israël. » (Luc xxiv, 21.) Ils se sont crus de grands hommes, ils ne sont que de grands pécheurs.

Qu'est-ce que ces hommes-là ? Sont-ce des êtres exceptionnels, extraordinaires ? Non, c'est l'homme, c'est notre cœur, c'est l'image, le type de la corruption que nous portons en nous. Quel est celui, même des meilleurs, qui puisse dire : je vaud mieux que ces hommes-là ? Quel est celui qui, s'il est sincère, ne reconnaisse le doute, l'incrédulité, les épaisses ténèbres où il languit ? Quel est celui qui, si sa conscience est attentive et sérieuse, ne voie avec étonnement,

avec honte, la vanité, l'égoïsme, l'impureté, l'impuissance, le mensonge, la misère ineffable où son âme est plongée, et qui ne sente que cette âme, c'est un abîme?

Qu'il y ait en nous quelques vestiges de notre première origine, je le veux; que l'on rencontre, même chez les plus égarés, des traits qui montrent que, tout pécheurs qu'ils sont, ils sont hommes pourtant, et de la race de Dieu, je l'accorde. Mais ces souvenirs de grandeur ne font que montrer avec plus d'éclat la profondeur de notre chute : tant d'intelligence employée à la folie, tant de nobles aspirations profanées, tant d'efforts et de génie prodigués pour « semer le vent et moissonner la tempête » (Osée VIII, 7), pour déchirer son cœur et dévaster le monde, quelle démonstration de notre état de péché! Ce qui reste en nous de notre première origine rappelle ce temple ruiné dont quelques colonnes s'élèvent encore sublimes, mais dont le sanctuaire déshonoré est devenu la demeure de reptiles immondes.

Je sais que la sagesse de ce monde ne goûtera jamais l'humble doctrine de Jésus-Christ, mais c'est là même ce qui la prouve à mes yeux; car c'est là ce qui met en lumière le vice le plus profond de notre cœur, l'orgueil; l'orgueil, qui consiste précisément à se croire bon, qui ne peut souffrir l'humiliation et la vérité, qui, tout

vil qu'il est, veut avoir des flatteurs, et qui se justifie d'autant plus qu'il est plus coupable.

Et d'ailleurs, je ne m'étonne pas si, vivant comme nous vivons, nous ne sentons pas la guerre éternelle que nous fait le péché. Lorsqu'on se laisse aller au courant, on n'éprouve pas la force de l'eau; il semble qu'il n'y ait rien de si paisible et de si doux; mais essayez de remonter et de nager contre le flot, c'est alors que vous en reconnaissez la puissance. De même, lorsqu'on s'abandonne à l'entraînement du monde et du cœur, lorsqu'on mène une vie paresseuse et frivole et qu'on ne fait aucun effort pour le ciel, lorsqu'on ne songe pas à s'élever au-dessus de l'homme pour commencer à jouir de Dieu, on ne sent pas la résistance de la convoitise, parce qu'elle vous emporte avec elle.

Un saint Paul le reconnaîtra mieux : plus il est saint, plus il sent son péché; plus il aspire au ciel, plus il gémit du poids qui le courbe vers la terre; plus il aime la loi du Sauveur, plus il déteste les convoitises qui l'assaillent; plus il est grand, plus il est humble. Essayons de marcher avec lui, suivons Jésus-Christ dans la voie étroite, mettons-nous à prendre au sérieux ces vertus et ces bonnes œuvres dont nous aimons à nous glorifier, et bientôt l'expérience nous aura appris notre infirmité. C'est alors

que, fatigués des opiniâtres attaques de la convoitise, nous confesserons que les forces nous manquent et qu'il nous faut la force de Dieu. Car enfin, ce n'est pas un ouvrage humain que dompter notre cœur. Nous nous consumons en efforts stériles; plus nous pensons nous relever, plus nous nous épuisons comme un pauvre blessé qui s'en va mourir. Il faudrait fuir l'ennemi, il essaye de se ranimer, de se redresser, mais il perd le peu de force qui lui reste, et il retombe plus accablé et plus anéanti que jamais (Bossuet).

Eh quoi! direz-vous, la loi de Dieu est-elle donc impuissante et la conscience sans énergie pour nous faire accomplir le bien? « La loi est « sainte, répond saint Paul, le commandement « est saint, juste et bon; mais moi, je suis charnel et vendu au péché. » (Rom. VII, 12, 14.) La loi peut bien me dire ce que je dois faire, elle ne peut m'en donner la force; elle peut bien me montrer la route, elle ne peut m'y faire marcher; elle peut bien m'apprendre que je suis coupable, elle ne peut me rendre juste; elle ne peut effacer mes péchés, elle ne peut m'ôter les remords qui me rongent et les désirs qui me brûlent; elle peut bien me faire trembler devant Dieu, elle ne peut me le faire aimer. Bien plus, elle m'irrite contre ses ordonnances; elle excite en moi cette passion étrange qui trouve un plaisir diabolique à faire ce qui

est défendu, précisément parce que c'est défendu; elle me révolte contre ce maître dont le joug me semble insupportable, contre ce juge que je ne peux fuir et qui s'apprête à me condamner; elle me pousse au désespoir en me prouvant que je suis impuissant et perdu. C'est ce que dit encore saint Paul, quand il écrit aux Romains: « que le péché a pris de nouvelles « forces par le commandement » (Rom. VII, 13); c'est ce qu'il éprouve dans ces luttes terribles et dans ces angoisses du milieu desquelles il s'écrie: « Je ne fais pas le bien que je voudrais, « et je fais le mal que je ne voudrais pas. Misérable que je suis, qui me délivrera de ce « corps de mort? » (Rom. VII, 19, 24.) Ah! ne l'avons-nous jamais poussé ce cri?

Mais c'est ici que se présente à nos yeux le Consolateur, le Saint-Esprit; c'est ici que la Pentecôte nous apparaît avec les grâces et les dons célestes qu'elle répand sur les disciples et sur nous.

II

Approchez-vous maintenant de ces apôtres que tout à l'heure nous avons vus si aveugles, si vains, si éperdus; écoutez-les, ils ont tout compris: Moïse, les prophètes, la loi, la grâce, la

croix, la gloire de Christ; tout leur apparaît avec une certitude que rien ne pourra plus effacer. Ces hommes que Jésus n'a pu éclairer, ils éclaireront l'univers.

Suivez-les devant leurs ennemis : la haine ne fait qu'exciter leur amour; le danger, leurs prières. Les menaces les affermissent, les douleurs les remplissent de joie, et la mort est leur triomphe et leur victoire. Entrez dans leurs assemblées : « Ils ne sont qu'un cœur et une « âme; toutes choses sont communes entre eux; « il y a une grande grâce sur eux tous. » (Actes iv, 32-33.) Les païens disent d'eux : « Voyez « comme ils s'aiment ! » et eux-mêmes disent : « La charité de Christ nous presse, étant per- « suadés que si un est mort pour tous, tous donc « sont morts; et qu'il est mort pour tous, afin « que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux- « mêmes, mais pour celui qui est mort et res- « suscité pour eux. » (2 Cor. v, 14, 15.) Mais encore ici, comme tout à l'heure, je demande : Ces hommes-là sont-ils des êtres exceptionnels, extraordinaires? Non, ce sont des enfants de Dieu; et autant que le Seigneur en appellera, de toute langue, de tout peuple, de tout âge, tous ils recevront les mêmes dons et les mêmes bénédictions. Je n'en veux pour exemple que ces hommes de la Réforme, desquels nous nous entretenions récemment. Eux aussi,

ils connaissaient l'Évangile, ces pauvres Vaudois à qui, sous François I^{er}, on envoya trois docteurs pour les convertir. Ces docteurs furent eux-mêmes convertis, et leur rendirent ce témoignage : qu'ils n'en avaient pas appris autant à la Sorbonne que de la bouche de ces petits enfants. Ils avaient l'énergie de la foi, ces pauvres montagnards qui, voyant leurs villages incendiés et le massacre s'approcher d'eux, se disaient l'un à l'autre : « Le moindre
« souci que nous devons garder est pour nos
« propres biens et notre vie ; mais la plus
« grande et la principale crainte qui doit nous
« émouvoir, c'est que nous ne défaillions en la
« confession de notre Seigneur Jésus-Christ et
« de son saint Évangile. » Ils connaissaient la charité de Christ, ces pasteurs-martyrs qui allaient consoler l'Église du désert, et desquels Calvin écrit ces immortelles paroles : « Il est
« incroyable de voir avec quelle impétuosité et
« quel zèle mes jeunes hommes se dévouent au
« progrès de l'Évangile. Ils demandent du service pour les Églises sous la croix avec l'avidité qu'on met à solliciter les bénéfices du
« pape. Ils assiègent ma porte pour obtenir une
« portion du champ à cultiver. Jamais souverain
« n'eut des courtisans plus empressés que les
« miens. Je cherche à les retenir, je leur montre
« l'édit qui ordonne la destruction de toute

« maison où le culte aurait été célébré ; je leur
« annonce que dans vingt villes les fidèles ont
« été massacrés par les populations furieuses.
« Rien ne les arrête. » — Il connaissait les joies
du martyr, cet officier qui, tout sanglant, di-
sait à Coligny : « C'est pourtant vrai que Jésus
est bon ! » Il les connaissait aussi, ce sublime
Brousson qui, après avoir dépensé sa vie dans
son apostolat, monte sur le bûcher avec un
calme, une majesté qui font pâlir ses juges et
trembler ses bourreaux.

Qu'est-ce qui leur donne cette foi, cette force,
cet amour, cette joie ? Qu'est-ce qui, mainte-
nant encore, anime, transforme et console tant
de vrais croyants répandus sur la terre ? C'est
le Saint-Esprit, ce Saint-Esprit que les prophètes
avaient si souvent annoncé, que Jésus-Christ
avait promis à ses apôtres, que les apôtres nous
promettent à tous, et que nous célébrons au-
jourd'hui.

L'Évangile, qui nous prépare cette fête, se dis-
tingue de tous les systèmes humains. D'abord
ce n'est pas un système, mais une puissance ; ce
n'est pas une loi, mais une grâce ; ce n'est pas
une lettre qui tue, mais un esprit qui vivifie ; ce
n'est pas un impuissant docteur qui nous dit :
« Fais cela, et tu vivras, » et qui ne le fait pas
lui-même ; c'est un Dieu tout-puissant, qui crée
ces choses en nous, qui verse dans notre âme

les clartés du ciel et les flammes de l'amour divin, qui fait de ces pierres mortes et froides sur lesquelles est écrite la loi, des pierres vivantes où est empreinte son image.

Qu'elle est grande, qu'elle est glorieuse, l'œuvre que le Saint-Esprit réalise en nous ! « Si quelqu'un m'aime, dit Jésus-Christ, il gardera ma parole, et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean XIV, 23) ; tel est le tableau que le Seigneur lui-même nous trace de ses élus.

Avant tout, le trait qu'il grave dans nos cœurs par le Saint-Esprit, c'est l'amour de Jésus. En effet, dès que nous passons des ténèbres à la merveilleuse lumière de l'Évangile, le premier objet que nos regards rencontrent, c'est lui : lui qui nous a aimés d'un amour éternel, aimés jusqu'à la mort, et même jusqu'à la mort de la croix ; aimés, malgré la bassesse et la laideur de notre vie, aimés quand nous le fuyions et le détestions, aimés jusqu'à nous donner non-seulement son pardon, mais sa gloire éternelle. Comment ne pas aimer Jésus ? N'avons-nous pas tout pleinement en lui ? Quelle est la lumière qui nous guide à travers nos doutes, nos difficultés ? Quelle est la paix qui repose et purifie notre conscience ? Quelle est la force qui nous anime au devoir, qui nous pousse au combat, qui nous

porte à travers nos tentations? Quelle est la consolation qui nous soutient dans nos détresses et l'espérance qui nous ravit vers les cieux? Quel est notre Sauveur, notre tout, notre bien suprême? N'est-ce pas Lui? Connaître Christ, voilà ma science; servir Christ, voilà ma vocation; souffrir pour Christ, voilà ma gloire; mourir en Christ, voilà mon soupir, mon dernier soupir. « J'ai regardé tout le reste comme une perte
« en comparaison de l'excellence de la connais-
« sance de Jésus-Christ mon Seigneur, pourvu que
« je sois trouvé en lui, ayant non la justice qui
« vient de la loi, mais celle qui vient de la foi
« en Christ, afin que je le connaisse, et la com-
« munion de ses souffrances, et l'efficace de sa
« résurrection. » (Phil. III, 7-10.) Ainsi parle saint Paul, ainsi parle celui qui connaît Jésus-Christ et l'aime.

Et celui qui l'aime « gardera sa parole, » car cette parole, c'est encore lui : Jésus-Christ est la parole vivante; et la parole écrite, c'est Jésus-Christ, c'est son cœur, c'est sa vie rendue palpable à notre intelligence; et quand le Saint-Esprit vient en nous, il écrit la parole dans notre esprit, il en manifeste la divinité par un si puissant témoignage que, malgré son humble apparence, malgré ses obscurités et ses mystères, malgré les moqueries du monde et les objections des docteurs, malgré les doutes et les ré-

sistances de notre propre cœur, nous disons : « Ta parole est la vérité ! » Nous la gardons, cette sainte parole, comme notre plus cher trésor et comme le glaive à deux tranchants que Dieu nous a donné. Ah ! n'allons pas par mollesse ou par légèreté permettre à qui que ce soit de nous l'arracher ! Dieu nous garde et nous fortifie pour que, non-seulement nous croyions ce qui est écrit, mais que nous apprenions à le faire ! à le faire, non par contrainte, comme l'esclave, mais par amour, comme le fils dont le cœur est uni au cœur de son père ; à le faire, non comme un service que nous rendons à Dieu, mais comme une grâce qu'il nous accorde ; à le faire, non pour être sauvés, mais parce qu'il nous a sauvés du péché, parce qu'il « nous a « rendus capables d'avoir part à l'héritage des « saints dans la lumière ! » (Col. 1, 12.)

O bienheureuse obéissance qui sort d'un cœur régénéré comme l'huile précieuse du vase d'albâtre que Marie brisa aux pieds du Sauveur ! Bienheureuse obéissance qui monte vers le ciel comme la flamme du sacrifice et qui verse autour d'elle la douce clarté des bonnes œuvres ! Bienheureuse obéissance qui s'humilie de ses péchés et se relève dans le sentiment des miséricordes de son Dieu ; qui se répand sans cesse au dehors par le travail sur le champ du Seigneur, et qui se recueille, se restaure sans cesse

au dedans par le travail plus ardent encore de la prière et par la communion de son Sauveur ! Bienheureuse obéissance qui dit : « Aimons-le, car il nous a aimés le premier ! » et qui, dans cet amour, trouve toutes choses, — toutes choses : l'intelligence, l'ardeur, le renoncement, la fidélité.

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, « et mon Père l'aimera. » Cet enfant de la poussière, ce ver de terre, ce néant, mon Père l'aimera. Il l'aimera, non-seulement de cet amour dont il aime toute créature et dont il a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique, mais d'un amour de choix, d'un amour particulier, personnel, comme l'amour d'un ami pour son intime ami, d'un époux pour son épouse, d'une mère pour son fils bien-aimé. Dès lors, chrétien, que peux-tu craindre et que te reste-t-il à désirer ? Marche en avant avec joie, et cours vers le but avec assurance ! Tu auras à lutter contre la chair et contre le monde, contre ton cœur et contre Satan, mais le Père t'aimera, et tu pourras, au milieu de tous tes combats, de tous tes écrasements, te sentir plus que vainqueur. (Rom. VIII, 37.) Quand toutes les puissances de la terre se ligueraient contre toi, quand ceux que tu as le plus aimés fouleraient aux pieds ton amour, quand tu n'aurais pas un seul cœur pour comprendre ton cœur, tu pourrais dire

encore : Il m'aime ! et tout trouver dans cet amour. Tu auras à faire une œuvre difficile, à la poursuivre peut-être à travers le délaissement, l'ingratitude, la pauvreté, l'opprobre, mais il t'aimera ! Il t'aimera d'un amour d'autant plus vif que tu te sentiras plus délaissé, d'autant plus puissant que tu éprouveras plus ton impuissance, d'un amour inviolable, invincible, éternel, et « quand même les montagnes « crouleraient et que les coteaux se renverseraient, sa bonté ne se retirera pas de toi et « l'alliance de sa paix ne sera jamais ébranlée. » (Es. LIV, 10.) O joie, ô ravissement, quand, au milieu de nos tristesses, le Seigneur laisse tomber sur notre âme une goutte seulement de son amour ! Alors le cœur est dans le ciel, et le ciel est dans le cœur.

Oui, le ciel est dans le cœur, car « nous venons à lui et nous ferons notre demeure chez « lui. » O gloire des enfants de Dieu ! O condescendance de ce Dieu adorable ! Lui devant qui les palais des rois et les splendeurs de la terre ne sont qu'une fumée, lui devant qui les empires et les « nations ne sont que comme la me-
« nue poussière qu'on souffle d'une balance » (Es. XL, 15) ; lui que « les cieux, et même les « cieux des cieux ne peuvent contenir (1 Rois VIII, 27) ; lui, le Saint des saints, « le Seigneur des seigneurs, » il vient résider dans le cœur

d'un pauvre pécheur! Cette majesté souveraine qui resplendit sur le tabernacle, elle habite au milieu de nos misères et de nos larmes, auprès d'un Lazare couché à la porte du riche, auprès d'une Marthe, d'une Marie pleurant sur leur bien-aimé, auprès d'un Étienne s'endormant sous les coups de ses bourreaux; que dis-je? elle vient se donner à nous, elle vient nous dire: Je suis ton Père, et tu es mon enfant; je suis ton Sauveur, et tu es mon racheté; je suis ton Consolateur, et tu es mon élu; je suis à toi, et tu es à moi! Bien plus encore, elle entre en nous, elle y demeure, elle y règne, elle nous nourrit du corps sacré et du sang de notre Rédempteur, elle nous remplit des puissances du siècle à venir, elle nous ressuscite intérieurement, et secrètement nous transfigure, en attendant l'heure bienheureuse où notre enveloppe se brisera, où notre chaîne tombera, et où nous paraîtrons avec lui dans la gloire.

« O mon âme, bénis l'Éternel! et que tout ce
« qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté.
« Mon âme, bénis l'Éternel! et n'oublie pas un
« de ses bienfaits. » (Ps. ciii, 1, 2.) Amen!